

Gala des adieux de Nicolas Leriche

arte Arte. Soirée Nicolas Leriche, lundi 29

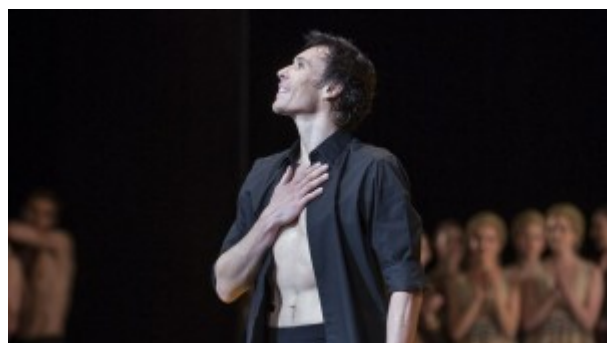
décembre 2014, 22h30. Le danseur étoile Nicolas Leriche a régné 34 ans sur la scène de l'Opéra de Paris dans les ballets classiques et les créations : il est rentré dans le Ballet de l'Opéra de Paris à 9 ans, et a suivi chacun des jalons du parcours « ordinaire » d'une



danseur promis au sommet... Voici la soirée du 9 juillet 2014 (filmée au Palais Garnier), celle de ses adieux, à 42 ans : la fin de son contrat étant arrivée. Félinité agile, sensualité souple et sauvage à la fois, et précision technicienne font de lui l'un des très grands danseurs du Ballet parisien. Son duo avec en particulier l'Etoile Sylvie Guillem demeure mémorable. Leriche laisse un profil viril et conquérant, nerveux et dynamique, un vrai tempérament artistique au service des rôles abordés et des ballets choisis.

Pendant cette soirée de gala, Nicolas Leriche rend hommage à tous ceux qui l'ont repéré (Noureev qui l'a nommé « étoile »), fait travailler (Roland Petit et Béjart), ... ainsi il danse pour sa soirée, les ballets qui l'ont façonné, dévoilé peu à peu en un regard rétrospectif : Les Forains, Le Jeune homme et la mort, Raymonda, L'après midi d'un faune, Appartement (Mats Ek),... autant de chorégraphies diverses et contrastées qui ont confirmé et enrichi pas à pas le talent multiple d'un danseur qui fut un travailleur sans limites. Sa chorégraphie récente Caligula a montré une nouvelle orientation dans sa carrière, celle du maître de ballet. Le danseur a même convié pour son

gala, un artiste chanteur de sa génération, Mathieu Chedid pour lequel il avait dansé dans le métro au moment de la parution de son album de disque « Îl ».



Chorégraphie, transmission, pédagogie... les nouveaux champs d'activité du danseur sont aujourd'hui nombreux. Comment réussir sa reconversion sans perdre son identité ? C'est à peu près le défi de Nicolas

Leriche à l'aube d'une seconde vie. Après avoir occupé le devant de la scène comme Etoile, unanimement applaudie, Nicolas Leriche partage avec les techniciens, l'univers plus obscur des coulisses, comme pédagogue et comme chorégraphe. **Nicolas Leriche n'oublie pas les créations pour autant** (après *Darkness is hiding black horses* de Saburo Teshigarawa, il y aura bientôt *Solaris*, nouvelle création annoncée). Désirant piloter sa propre compagnie, Leriche entend produire de nouveaux ballets, esquisser de nouveaux horizons tout en se nourrissant de son expérience exceptionnelle au sein du Ballet parisien.

Pour cette soirée d'adieux, Nicolas Leriche a proposé en hommages subtilement exprimés, un spectacle original et personnel qui synthétise sa propre vision de la danse, n'hésitant pas à réaliser une danse improvisée sur la chanson live de Mathieu Chedid. Humble serviteur de son art, plutôt que gloire célébrée prenant sa retraite, le jeune homme danseur réalise un sans fautes avec la simplicité et la poésie qu'on lui connaît.

Extrait du poème hommage écrit et lu par Guillaume Gallienne, invité par Nicolas Leriche, lors de cette soirée événement :

*... « Avez-vous remarquez la finesse des doigts?
Et sa délicatesse alternée quelque fois,
Par une unique rage , une sauvagerie*

Terrible? Puis d'un coup, avec espièglerie,
Il s'adoucit. Soudain, nous voyons cet enfant
Qu'il est souvent encore à quarante deux ans.
Il bondit comme un tigre et vole comme un ange,
Il atterrit en chat et telle une mésange,
Virevolte aussitôt sans même se soucier
De savoir si nous autres avons pu respirer.
J'ai vécu grâce à lui mes plus longues apnées,
Et n'oublierais jamais ces acmés insensées
Que dans tous ces ballets il a su nous donner.
Mais ce n'est pas fini, tout ça va continuer...
Ce n'sont pas des adieux, non, ce n'est qu'un passage.
Ton génie Nicolas est plus grand que ton âge,
Et puisque cet endroit te déclare trop vieux,
Pour continuer ici tes grands sauts périlleux,
Eh bien tu les feras ailleurs, sur d'autres scènes.
Tu auras pour créer le soutien des mécènes
Ou celui de l'Etat, ce serait pas mal ça...
Que tu puisses transmettre. Enfin, c'est pas tout ça
Mais j'entends en coulisses un cheval qui trépigne,
Et n'ayant pu trouvé de belle rime en igne,
Avant que ce canasson me dise allez oust,
Je m'en vais pour conclure citer Marcel Proust.
Il dit, pour définir un autre immense artiste,
Ce qu'à mon tour je puis dire de ce soliste,
Qui est mon ami. En toute simplicité,
Il l'appelle Novateur à perpétuité. »
(Guillaume Gallienne)

Arte. Soirée Nicolas Leriche, lundi 29 décembre 2014, 22h30.
Gala d'adieu du danseur étoile (juillet 2014).

Elina Garança chante Meditation, récital d'airs sacrés



Arte. Meditation : récital d'Elina Garança, mezzo. Dimanche 21 décembre 2014 à 18h30. Elle n'est pas seulement talentueuse, c'est aussi une femme charismatique d'une beauté aussi fascinante qu'Anna Netrebko. Les producteurs ont joué d'ailleurs sur leur duo, riche en contrastes saisissants : la blonde grave et rocailleuse ; la brune, angélique, rayonnante ([voir leur duo à l'Opéra de Vienne dans Anna Bolena de Donizetti, heureusement capté en dvd chez](#)

[Deutsche Grammophon](#)). Arte diffuse pour sa part le récital lyrique de la mezzo blonde Elina Garança, correspondant à son dernier album discographique intitulé » Mediation « , compilation d'extraits d'opéra ou transcriptions à l'inspiration sacrée... La mezzo-soprano d'origine lettone Elina Garança est depuis plusieurs années l'une des stars incontournables des scènes lyriques. Accompagnée par la Deutsche Radio Philharmonie de Sarrebruck dirigée par Karel Mark Chichon, elle a enregistré pour arte un programme spécial Noël au cours duquel elle interprète des morceaux de son dernier album » Meditation ». Chanteuse aux multiples facettes, elle en révèle une nouvelle avec ce répertoire de musique sacrée, notamment dans l'Agnus Dei de Georges Bizet, O Divin Rédempteur ! de Charles Gounod et l'Ave Maria de Pietro Mascagni... Garança apporte à l'élévation spirituelle de chaque air, son timbre d'une sensualité bouleversante.

» **Velouté sacré** « ... A propos du cd récital Meditation, voici

ce qu'écrit notre rédactrice Elvire James :

CD. [Elina Garanča, mezzo. Méditation \(1 CD Deutsche Grammophon\)](#) . Mezzo sensuelle et nuancée, la cantatrice lettone Elina Garanča (née en 1976) aborde chaque nouveau programme ou rôle avec la même constance, celle d'une interprète dont l'endurance égale la finesse et l'intensité du chant. Elle prouve encore ici la cohérence d'un programme conçu avec intelligence qui en toute logique respecte le pré-supposé que laisse envisager son titre : prière et ferveur. Hier Donizettienne de grande classe affrontée à la sublime et non moins rayonnante Anna Netrebko avec laquelle la lettone partage une beauté glamour à tomber, La Garanča poursuit une collection de disques chez Deutsche grammophon d'un grand intérêt dont on peut déduire ses goûts spécifiques. Cocorico ! : la mezzo ne cache pas ses affinités avec la musique française, en particulier romantique... Sa Carmen avait saisi par son mordant félin, sa sensualité voluptueuse et caressante qui savait aussi rugir avec violence... Ici la mezzo met son voluptueux organe au service d'airs d'une ardeur implorante aux accents nettement religieux. La diva sélectionne plusieurs épisodes fervents avec chœur ou orgue au pompiérisme assumé puisé dans la littérature du XIXème. On y retrouve aussi l'inspiration intérieure de ses compatriotes, les compositeurs : Vasks et Praulins. [LIRE notre critique complète du cd Meditation d'Elina Garanča](#)

Arte. Meditation : récital d'Elina Garanča, mezzo. Dimanche 21décembre 2014 à 18h30. Direction musicale : Karel Mark Chichon

CD. Coffret Phase 4 stereo, stereo concert series. Coffret 40 cd Decca (1964-1977).

CD. Coffret Phase 4 stereo,
stereo concert series. Coffret 40
cd Decca (1964-1977). Phase 4
stereo ou le son Decca des
sixties and seventies... En 1962,
Decca lance sa communication sur
la technologie d'enregistrement
« phase 4 stereo » : en nombre
(la console du mixage son dispose
à présent de 20 canaux
différents, tous tout autant
individualisés), les micros
multiplient les pistes révélant les détails de
l'orchestration, une nouvelle conception de l'espace sonore
aussi se précise, qui permet à l'auditeur de (re)découvrir les
œuvres avec une richesse d'informations plus fine et plus
variée. Avec le nombre des micros pendant la prise, le nombre
des musiciens peut aussi s'accroître sans épaississement du
son global. D'où la surenchère parfois dans le choix de
programmes résolument spectaculaires, c'est à dire sur le plan
du marketing, plus prometteurs, donc vendables et juteux (les
grandes œuvres symphoniques type 9ème de Beethoven, les
thématiques à grands effets – cf. le 41ème cd « bonus »,
intitulé « Battle stereo »...), les pages au symphonisme
flamboyant du style Capriccio espagnol de Rimsky, Bolero de
Ravel, sans omettre les valse populaires singées Strauss, ou
Offenbach... tout cela compose une mémoire musicale qui croisée
avec une technologie audacieuse a trouvé ses publics dans les



années 1960 et 1970, deux décennies miraculeuses pour l'industrie du disque vinyle... avant l'avènement du compact dans les années 1990. Dommage qu'avec une telle volonté de renouvellement, les producteurs n'aient pas trouvé alors les interprètes capables de relever les défis de partitions complexes et spectaculaire comme les Gurrelieder de Schönberg, la Symphonie n°8 des Mille de Mahler -, ... qu'importe la diversité des oeuvres et des effectifs dont il est question dans cette (première?) compilation, remplit aisément le contenu du coffret Decca.

Decca phase 4 : le nouveau son des sixties...

A partir de 1964, les tests ayant tous été réalisés, et s'avérant positifs, le classique investit lui aussi la nouvelle technologie « phase 4 » : l'esthétique qui en découle relève d'un pari où les réactions suscitées sont radicalisées. Trop brillante et séduisante, trop riche en effets, – œuvre des ingénieurs du son qui relisent et dénaturent les partitions, plutôt qu'approfondissement de véritables musiciens, chaque lecture technologiquement habile et attractive paraît creuse et artificielle pour les puristes. A chacun de juger... De fait, l'oreille capte des détails infimes, mais peut être déconcertée par une sensation spatiale et sonore totalement nouvelle. Tout cela ne change en rien l'esprit et les caractères propres d'une interprétation : mieux, la technologie plus fine ici dévoile les limites ou les qualités de chaque lecture.

N'écoutez par exemple que le cd 23 : la Symphonie n°1 « Titan » de Gustav Mahler par Erich Leinsdorf à la tête du Royal Philharmonic Orchestra prend un relief régénéré où tous les pupitres sont quasiment traités à égalité, avec une précision et une définition accrues. Un spectre détaillé qui n'existe pas pour l'auditeur/spectateur dans une salle de concert (enregistré en avril 1971) : une démonstration de clarté qui présente toutes les ressources de l'orchestre, ses facettes combinées, comme un acte de pédagogie instrumentale.

Certainement beaucoup de jeunes et nouveaux mélomanes séduits par l'objet vinylique ont été attirés par une technique d'enregistrement plus flatteuse, mais le clinquant parfois dégoulinant – avec des micros qui exacerbent la portée sonore naturelle des instruments provoquant des distorsions dans le format global peut s'avérer contreproductif... par exemple Lorin Maazel dans Strauss et surtout Tchaïkovsky (Francesca da Rimini cd 22) en rebutera plus d'un... « kitsh », outrageusement pathétique voire aguicheur, le geste de certains, – chefs et orchestre- veulent trop en montrer : plus tapageur et bruyant que vraiment ciselé, suggestif...; au coeur de cette esthétique accessible et séduisante, évidemment la générosité du London festival orchestra and chorus sous la direction de Stanley Black (avec le concours de l'inévitable producteur requis d'office pour de grandes messes orchestrales et populaires : Tony d'Amato...) : le récital « Capriccio ! », comprenant le Boléro de Ravel, les Polovtsiennes de Borodin, et surtout le morceau toujours irrésistible : Capriccio espagnol de Rimsky (couplé avec l'Italien de ... Tchaïkovski), dès juin 1964, donc aux origines de l'aventures musicale et technique- ; puis, « Spectacular Dances (Dvorak, Johann Strauss II, Ponchielli : danse des heures de La Gioconda-, Brahms, Falla, Smetana et Berlioz... véritable pot pourri de standards valsés pour orchestre et ici souvent réécrit pour les besoins de la cause (1966, 1969)... sans omettre le lyrisme sucré mais très affiné du Royal Philharmonic orchestra et Eric Rogers dans » The immortal works of Ketelbey » (et ses sifflements d'oiseaux en

veux-tu en voilà...), programme symphonique et choral conçu comme un opéra orchestral... riche lui aussi en guimauve sonore (février 1969). Les grandes messes symphoniques ont toujours cours dans les années 1970, relectures des grands ballets romantiques dont Le lac des cygnes et Casse noisette de Piotr Illiytch : en particulier par le Philharmonique de la Radio néerlandaise dirigé par Anatole Fistoulari, avec une fièvre nerveuse jamais éteinte (1972-1973).

Beaucoup plus convaincantes les gravures réalisées sous la houlette d'Antal Dorati : équilibre entre précision de la prise et élégance du chef qui préserve malgré la volonté de démonstration technologique, une parfaite dose de musicalité, comme de goût (certains diront trop classique et lisse, mais la lisibilité s'avère ici un bel argument qui sait profiter des ressources de la technologie) : Symphonie n°9 du Nouveau Monde de Dvorak (1966) ; Pierre et le loup (avec Sean Connery en narrateur) couplé avec The young Person's Guide to the Orchestra de Britten (1966 également) ; Suite de ballet extraite de la Boutique fantasque de Rossini (narrative et humoristique puis féérique dans le nocturne) couplée avec la Suite Rossiniana de Respighi (Londres 1976, cd 10) ; même date (1976) pour Carmina Burana porté par une très bonne distribution (Norma Burrowes, John Shirley-Quirk...).

Il est naturel qu'un autre chef soucieux de pédagogie et d'accessibilité du répertoire au plus grand nombre tel que Leopold Stokowski (et à un âge canonique) se soit engouffré dans la brèche « Phase 4 », avec une énergie souvent bouleversante : jamais en panne d'inspiration, le chef hyperactif qui aimait transposer voire réécrire, a enregistré selon cette technologie, proposant aux ingénieurs Decca, des programmes de son cru : on relève ainsi réalisés dès 1964 Sheherazade et le Capriccio espagnol de Rimsky, puis en 1966 : la 5ème de Tchaïkovski et le Concerto pour violon de Glazounov ; l'éblouissant programme wagnérien composé à partir de fragments du Ring (Chevauchée des Walkyries, murmures de la

forêt ; entrée au Walhalla ; voyage de Siegfried sur le Rhin ; Mort de Siegfried)... l'engagement du chef est total : il y exprime un hommage – véritable acte de ferveur caractérisé pour le génie dramatique de Wagner, par le seul chant finement détaillé de l'orchestre seul ; une étonnante et très articulée autant que passionnée Symphonie n°9 de Beethoven, porté par un indiscutable souffle dramatique – du très grand Stokowski de septembre 1967 (solistes Heather harper, Helen Watts, Donald McIntyre...)- ; les Tableaux d'une exposition de Moussorgski dans la transcription du chef, complétée par sa propre synthèse symphonique d'après Boris Godounov... Même sens du scintillement instrumental pour le programme français comprenant la Fantastique de Berlioz de 1968 et la Suite n°2 de Daphnis et Chloé de Ravel (1970)...

Distinguons aussi les deux volumes dirigés par l'agile et subtil Charles Munch : le ballet intégral de La Gaïeté parisienne de 1965 (dont la facétie détaillée n'a rien à envier aux plus fins standards de Johann Strauss II... série de perles enjouées que termine la Barcarolle des Contes d'Hoffmann), couplé avec Pins et Fontaines de Rome de Respighi (1967) ; même inventivité fiévreuse pour les Suites de Carmen et de l'Arlésienne de janvier 1967.

Dans une prise de son plus globale où perce moins le détail de chaque instrument (voir avant Maazel ou Stokowski), les Valses straussiennes (Beau Danube Bleu, Voix de printemps) par le Boston Pops orchestra sous la direction d'Arthur Fiedler en 1975 s'avère un excellent compromis entre la prise très aérée et la tenue « haute couture et frou frou » de l'orchestre et du chef (cd14).

Autre perle, le legs du compositeur pour Hitchcock entre autres, Bernard Hermann auquel Decca dédie 2 cd : Music from the great Hitchcock movie thrillers (Psycho, Marnie, Vertigo... 1968) ; puis » The fantasy film World of Bernard Herrmann (Voyage au centre de la terre, le 7è voyage de Sindbad, Fahrenheit 451... 1973).

Et ce n'est pas tout : le mélomane curieux et ouvert prendra plaisir à redécouvrir des artistes alors plébiscités par les ingénieurs et les producteurs Decca : le guitariste Paco Peña (Flamenco pur « live », août 1971); la pianiste pure icône des seventies, Ilana Vered (Yellow River Concerto et n°21 de Mozart, 1974)... Même un rien tapageur voire démonstratif, la plupart des programmes, actes pédagogiques actifs, ont séduit des générations de nouveaux mélomanes. Les contributions des chefs Dorati, Munch, Stokowski rehaussent encore la valeur hautement musicale et esthétique de ce coffret de 40 cd, idéal pour les fêtes (et pour tester aussi les performances en précision et définition du spectre sonore, de vos appareils hifi...).

CD. Coffret Phase 4 stereo, stereo concert series. Coffret 40 cd Decca (1964-1977). La boîte contient aussi un livret important comportant le témoignage des ingénieurs du son, des producteurs Decca, des anecdotes variées sur les sessions d'enregistrements et sur les chefs et artistes qui y ont participé (124 pages, en anglais uniquement).

**Publications, mensuels. Opéra
magazine n°101. Décembre 2014**

: Nathalie Stutzmann

Opéra magazine n°101. Décembre 2014. En couverture :  Nathalie Stutzmann. En couverture, grand entretien : Nathalie Stutzmann... « Toujours oser », telle est sa devise. Son nouveau disque, *Heroes from the Shadows*, où elle chante et dirige à la fois, vient de sortir chez Erato. Se partageant désormais entre ses activités de cantatrice et de chef, la contralto française sera, à partir du 12 décembre, au pupitre de son ensemble Orfeo 55 pour *Le Messie* de Haendel, à Metz, Paris et Toulouse. L'occasion de faire le point sur bientôt trente années d'une carrière aussi trépidante qu'atypique, en levant le voile sur de passionnants projets. Rencontres : **Karina Gauvin** : À partir du 10 décembre, la soprano canadienne est en vedette d'une nouvelle production de *La clemenza di Tito* au TCE, où elle reviendra, le 24 janvier, pour *Niobe, regina di Tebe* de Steffani, en version de concert. Événement : Un *Don Giovanni* très attendu à Bruxelles. Jusqu'au 30 décembre (et le 18 en direct sur Mezzo et Mezzo Live HD), la Monnaie accueille une nouvelle production du chef-d'œuvre de Mozart, signée Krzysztof Warlikowski. Le metteur en scène polonais, qui a déjà proposé à Bruxelles d'inoubliables lectures de *Médée*, *Macbeth*, *Lulu*, peut à nouveau compter sur une exceptionnelle équipe de chanteurs-acteurs, emmenée par le Don Giovanni de Jean-Sébastien Bou et la Donna Anna de Barbara Hannigan, sous la direction musicale de Ludovic Morlot. Opéra Magazine a eu l'opportunité de suivre plusieurs répétitions... Reportage en forme de « making of ». Anniversaire : Cornélie Falcon... Le bicentenaire de sa naissance, le 28 janvier 1814, est passé un peu inaperçu. La créatrice de Rachel dans *La Juive*, puis de Valentine dans *Les Huguenots*, disparue en 1897, a pourtant joué un rôle déterminant dans l'histoire de l'opéra, au point de donner son nom à une catégorie vocale encore usitée aujourd'hui, à mi-chemin entre soprano et mezzo.

Cadeaux

Noël, réveillon, jour de l'An : autant de dates synonymes de fêtes... et de cadeaux ! Opéra Magazine a choisi pour vous les plus beaux.

Comptes rendus

Les scènes, concerts, récitals et concours.

Guide pratique

La sélection CD, DVD, livres et l'agenda international des spectacles.

Nouvelle Chauve Souris de J. Strauss II à l'Opéra-Comique

[Paris, Opéra-Comique. La Chauve Souris : 21 décembre > 1er janvier 2015.](#)

Johann Strauss fils, roi de la valse à Vienne, est aussi un génie de l'opérette. Pour preuve le raffinement délirant jamais démenti de son joyau lyrique, **La Chauve Souris**... Elle avance masquée, reste insaisissable et symbolise la folie raffinée d'une nuit d'effervescence absolue offrant aux chanteurs des rôles déjantés travestis, à l'orchestre grâce à l'inspiration superlative de Johann



Strauss fils, une texture instrumentale ciselée, qui incarne depuis la création de l'oeuvre en 1874, le sommet de la culture viennoise associant valses envoûtantes hypnotiques et dramaturgie cocasse, drolatique, délirante. Ainsi à l'époque où Paris découvre les impressionnistes (exposition au salon de 1874), Vienne s'abandonne dans l'ivresse d'une musique flamboyante et d'un théâtre déjanté qui peut aussi se comprendre comme le miroir de sa propre vanité, comme une

satire mordante autant qu'élégante de la société puritaine, hypocrite, hiérarchisée. C'est l'époque de l'empire vacillant celui qui après le choc de 1870 qui voit émerger la Prusse conquérante, va bientôt être entraîné avec la fin de la première guerre en 1918.

Les chœurs virtuoses, la magie mélodique et le raffinement de l'orchestration qui synthétise le meilleur Strauss, sans omettre la délicatesse de l'intrigue qui revisite les standards des comédies de boulevards mais sur un mode léger et infiniment subtil comme les grands airs isolés (celui de la comtesse hongroise chantant dans Heimat un grand solo nostalgique d'une irrésistible sensibilité pendant la fête chez Orlofski au II)... sont autant de qualités complémentaires d'un spectacle d'une profondeur poétique rare et d'une expressivité palpitante pour peu que le chef et les chanteurs réunis dont la fameuse invitée surprise (gala dans l'opéra) aient à cœur d'en ciseler toutes les facettes, hors de la caricature.



Fortement pénétré par l'esprit de la fin comme déjà conscient de la chute des valeurs impériales, l'ouvrage enchante autant par ses formidables audaces dramatiques que le raffinement d'une partition parmi les plus bouleversantes qui soient. Sous le masque de la comédie et de la farce, le ton est bien celui d'une parodie de la vie sociale où en une nuit de travestissement et d'ivresse, les véritables sentiments se révèlent. Les masques, les identités croisées, usurpées symbolisent la crise et le délitement d'une société malade. Rares les mise en scène capables de jouer sur les deux tableaux: la sincérité, l'élégance mais aussi la verve et l'intelligence parodique. Qu'en sera-t-il à l'Opéra-Comique où la production annoncée sera chantée en français sous la direction de Marc Minkowski ? On sait la facilité du chef pour grossir le trait voire épaissir la caricature... l'élégance comme la subtilité straussiennes survivront-elles à cette adaptation gauloise ? **Réponse à partir du 21 décembre 2014 sur la scène de [l'Opéra Comique, salle Favart à Paris](#).**

Johann Strauss II

Die fledermaus, La Chauve Souris

Opérette viennoise en 3 actes, livret de Richard Genée
Création à Vienne, Theater an der Wien, le 5 avril 1874

Direction musicale, Marc Minkowski

Mise en scène, Ivan Alexandre

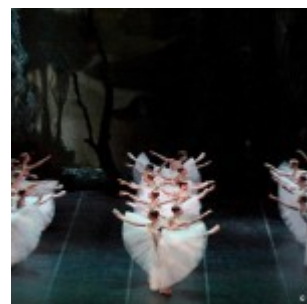
Avec Stéphane Degout, Chiara Skerath, Sabine Devieilhe,
Frédéric Antoun, Florian Sempey, Franck Leguérinel, Kangmin
Justin Kim, Christophe Mortagne, Jodie Devos, Atmen Kelif,
Delphine Beaulieu

Orchestre et chœur, Musiciens du Louvre Grenoble

[Réservez vos places sur le site de l'Opéra-Comique, Paris](#)
[Offre spéciale pour la journée du 25 décembre 2014 : fêtez](#)
[Noël en assistant à la Chauve Souris de Johann Strauss,](#)
[version française](#)

Giselle à Poitiers par le Perm Opera Ballet

Poitiers, TAP. Giselle. Perm Opera Ballet. 22>24 décembre 2014. Poitiers propose pour les fêtes de Noël, un spectacle élégantissime qui plonge dans l'imaginaire romantique et fantastique, avec d'autant plus d'onirisme que la production invitée, le Ballet de l'Opéra de Perm (Russie) défend depuis 1926, une œuvre devenue emblématique du répertoire de la danse classique : **Giselle (1841)**. L'Opéra de Perm concentre de nombreux talents : on ne présente plus son directeur artistique, le chef sur instruments d'époque, Teodor Currentzis, bouillonnante personnalité qui dépoussière tout ce qu'il touche, récemment pour Sony classical, la trilogie des opéras de Mozart écrits avec Da Ponte et aussi une anthologie des opéras de Rameau, enregistrée en 2012 et que l'éditeur discographique publie pour les fêtes de Noël 2014.



Le TAP accueille pour la seconde fois le ballet de l'Opéra National Tchaïkovski de Perm ; c'est l'une des trois plus grandes compagnies de danse, issues de l'École russe, avec le Bolchoï de Moscou et le Marinski de Saint-Petersbourg. Giselle, œuvre populaire et prestigieuse du répertoire, symbole du ballet romantique par excellence aux côtés de *Raimonda*, *Coppelia*, *Les Sylphides*. ..., a été créée au Théâtre de l'Académie Royale de Musique en 1841. Le ballet répond au goût pour le fantastique, l'étrangeté, les scènes saisissantes voire terrifiantes liées à l'émergence du

surnaturel, propre au ballet post-révolutionnaire (apparition de Myrthe puis de Giselle à l'acte II, acte des fantômes et des spectres faisant du ballet romantique, un tableau fantastique). Morte par amour pour le prince Albrecht, Giselle réapparaît en effet au deuxième acte en Willis, ces dangereux spectres de jeunes fiancées défuntées (figure fixée par Heinrich Heine), mi-nymphes mi-vampires. Par la justesse du travail chorégraphique, le souci esthétique défendu dans l'interprétation, la troupe de cinquante-six danseurs offre un spectacle prenant d'un rare souci esthétique. Spectacle événement pour Noël 2014 à Poitiers.

Contrairement aux idées reçues, la partition d'Adam est d'une subtilité onirique que des chefs comme Karajan – rien de moins – ont enregistré (Decca, avec le Philharmonique de Vienne en septembre 1961), révélant à travers une orchestration aussi raffinée que les ballets de Tchaïkovski, une finesse de style qui porte évidemment les mouvements des danseurs sur la scène.

Giselle par le Ballet de l'Opéra National Tchaïkovski de Perm

ballet en 2 actes

chorégraphie : Jean Coralli, Jules Perrot, Marius Petipa

musique : Adolphe Adam

livret : Théophile Gautier, Jules-Henri Vernoy de Saint-Georges

scénographie : Ernst Heidebrecht

avec 9 danseurs étoiles, 16 danseurs solistes et un corps de

ballet de 31 danseurs

Poitiers, TAP

Du 22 au 24 janvier 2015, 4 représentations au TAP de Potiers

Casse-Noisette à Baden Baden

**Baden Baden, Festpielhaus.
Tchaïkovski: Casse-noisette. Les
25,26 décembre 2014.** Pour les
fêtes de fin d'année, la station
thermale qui est aussi une ville
touristiquement à la pointe



offre une saison musicale étonnamment riche et prestigieuse comptant par exemple de nombreuses stars internationales invitées du Festpielhauss, la salle de concerts et d'opéras (en novembre et décembre, le festival d'automne de Baden Baden invite Hélène Grimaud, Yannick Nézet-Séguin, Elina Garança, Simone Kermes et Vivica Genaux, le Philharmonique de Vienne, Pierre-Laurent Aimard, et donc plusieurs ballets dont Raymonda, Le lac des cygnes et Casse-Noisette pour le temps de Noël, suivent un gamma de la danse le 27 décembre et la gala de la Saint-Sylvestre le 31 décembre, avec entre autres la soprano Angela Gheorghiu... En décembre partez à Baden Baden, visiter la ville et ses services, sans manquez cette années les 3 représentations du ballet de Tchaïkovski Casse noisette, chef d'oeuvre chorégraphique et symphonique du romantisme enflammé, enivrant de Piotr Illyitch, une opportunité surtout pour y (re)découvrir la grâce collective du Ballet du Théâtre Mariinski, détenteur depuis longtemps d'une maîtrise indiscutée dans ce répertoire.



[Baden Baden, Festspielhaus. Tchaikovski: Casse-noisette. Les 25 \(18h\), 26 14h, 20h\) décembre 2014. Spectacle familial idéal pour Noël 2014. Billets de 40 à 130 euros. S'immerger dans les tableaux enchanteurs de Casse-noisette, dans la version du](#)

[Ballet Mariinski de Saint-Petersbourg, qui historiquement a créé le ballet, reste une expérience marquante pour toute la famille, en particulier les enfants, toujours saisi par le tableau de la première scène : la décoration du sapin de Noël par Clara et Fritz dans une ambiance idéale, celle d'une maison qui verse très vite dans la féerie dramatique et onirique...](#)

Vasily Vainonen, chorégraphie et livret

Simon Virsaladze, décors

Mariinsky-Ballett

Mariinsky Orchester

Prochain festival à baden Baden ... [En mars 2015, le festival de Pâques de Baden Baden](#) invite le philharmonique de Berlin, Anna Prohaska, Bernard Haitink et Isabelle Faust... :



Production désignée pour célébrer les fêtes de Noël en famille, le ballet **Casse-Noisette de Piotr Illiyitch Tchaïkovski (1840-1893) est son dernier ballet composé** entre 1891 et 1892. Il est créé avec un succès assez froid en décembre 1892 au théâtre

Mariinski de Saint Petersburg sur la chorégraphie de Lev Ivanov. Pourtant la magie de ses pas, les tableaux collectifs, surtout le beauté enivrante de la musique en font toujours aujourd'hui le fleuron des ballets romantiques russes, et aussi, le sommet de l'inspiration chorégraphique de Tchaïkovski : le compositeur y réussit une immersion féerique dans le monde de l'enfance, n'hésitant pas à oser une orchestration somptueusement scintillante (le célesta dans le tableau de la Danse de la fée Dragée). Le célesta est d'ailleurs souvent assimilé au personnage clé de Clara.

Au pays des rêves...

Acte I. L'intrigue, inspiré du livret d'Ivan Vsevolovski et Marius Petipa s'inspire de l'adaptation qu'a fait Alexandre Dumas d'un conte d'ETA Hoffmann : Casse-noisette et le roi des souris. Il met d'abord en avant une fête de Noël qui place les enfants (Clara, son frère Fritz) au devant de la scène dans une série de divertissements réglés par l'oncle Drosselmeyer (où paraissent des parents en Incroyables, des jouets – poupées et soldats-, grandeur nature aux gestes saccadés...) : la magie voisine déjà avec le cauchemar et l'inspiration verse souvent dans le fantastique, propre à l'univers d'ETA Hoffmann ; Clara reçoit enfin son cadeau de Noël, un casse-noisette. Mais jaloux, Fritz brise le jouet de sa soeur... Les enfants vont se coucher et le silence règne dans la maison. Comme dans Le Lac des cygnes, Casse-noisette exprime le passage de l'enfance à l'adolescence : une prise de conscience de la

féerie à la réalité par l'expérience du mal et des épreuves à surmonter (les forces hostiles du Roi et de la Reine des souris...).

Clara revient dans le salon, inquiète du sort de son jouet fétiche. Un enchantement se réalise et pendant la nuit, au pied du sapin, les jouets s'animent, Casse-noisette devient un jeune homme conquérant... un prince idéal. Il défend Clara contre le roi des souris, le tue grâce à la complicité de la jeune fille : l'on comprend alors que Hans-Peter a été l'objet d'un sortilège jeté par le roi des souris, il a été changé en casse-noisette malgré lui. Grâce au truchement du divertissement imaginé par l'oncle demiurge Drosselmeyer, grâce à la volonté de Clara, le jeune homme a retrouvé figure humaine. Clara et Hans-Peter peuvent à présent quitter la maison et voyager : d'abord au pays des neiges, tableau enchanteur qui clôt le premier acte.

Acte II. Hans-Peter emmène ensuite Clara au pays des rêves enfin au pays de Confiturembourg, palais des délices ; puis, Drosselmeyer les introduit auprès de la Fée Dragée et du Prince Orgeat. Hans-Peter raconte à tous comment il a combattu le roi des souris et comment Clara l'a aidé dans cette bataille... La Fée Dragée sert un repas somptueux et raffiné puis un nouveau spectacle se réalise. C'est dans l'esprit des divertissements baroques (opéras de Campra et de Rameau), une nouvelle série de danses collectives aux caractères divers et contrastés : danses espagnole (chocolat), arabe (café), chinoise (thé), le Trépak, danse russe frénétique ... ; la partition regorge de séquences mélodieusement inoubliables servies chacune par une orchestration à la fois puissante et très caractérisée, révélant le génie de Tchaïkovski dans l'instrumentation : danse des mirlitons (3 flûtes, cor anglais et cuivres), valse des fleurs (cors), le point conclusif palpitant et entraînant de l'oeuvre, qui intègre aussi un pas de deux entre la Fée Dragée et le prince Orgeat. Rêve d'une petite fille ou libération du jeune Hans Peter, le livret peut

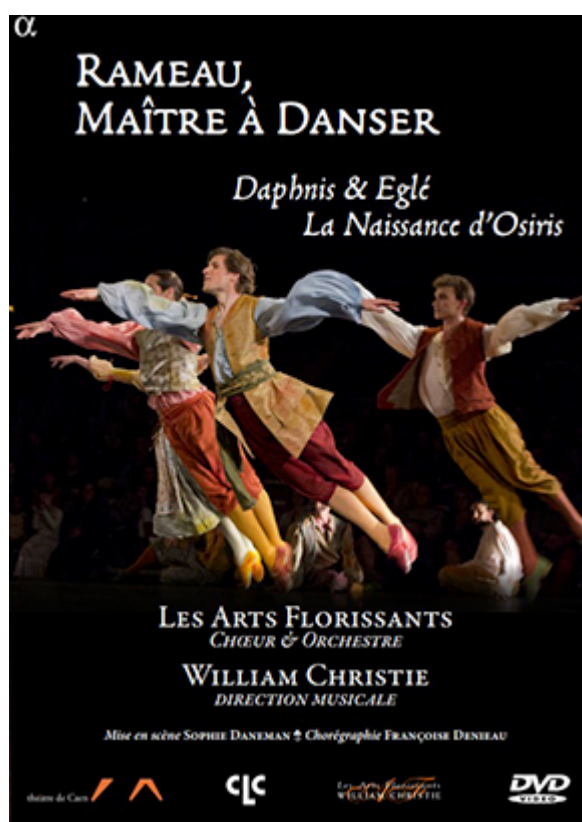
être lu en différentes lectures. C'est une rêverie puissante et souvent irrésistible où Tchaïkovski retrouve l'innocence de l'enfance en lui donnant un cycle de mélodies inégalées.

DVD événement. Rameau, maître à danser à danser par William Christie (1 dvd Alpha)

DVD. Rameau, maître à danser : Daphnis et Eglé, La naissance d'Osiris (William Christie, Les Arts Florissants, 1 dvd Alpha).

Pour l'année Rameau 2014, son plus fervent et convaincant champion, William Christie et ses Arts Florissants, surprennent là où nous ne les attendions pas : ni tragédie lyrique ni grand ballet mais deux pièces intimistes, des opéras miniatures dont le charme et la légèreté nous sont astucieusement restitués par un » Bill » plus inspiré que jamais. Les deux

actes de ballet sont même astucieusement reliés l'un à l'autre en une totalité musicale, dramatique, dansante d'une belle cohérence. Ce dvd réalisé à Caen en juin dernier (2014), confirme les impressions vécues sur le vif et dont témoigne aussi notre compte-rendu complet rédigé au moment de la création de la production événement : [LIRE Rameau, maître à](#)



[danser par William Christie et Les Arts Florissants, nouvelle production pour l'année Rameau 2014.](#) Pour faire simple et court, Bill renoue avec la réussite de son enregistrement récent, [Le jardin de Monsieur Rameau](#) : même école de la grâce collective, même orchestre ciselé, taillé et assoupli au diapason de la tendresse la plus allusive... Au XVIII^e, la France de Louis XV sait s'alanguir des délices tendres et sensuels de divertissements délicieusement aimables. C'est évidemment le cas de ces deux actes de ballet : *Daphnis et Eglé* puis *La naissance d'Osiris*-, dont Rameau revivifie la tension dramatique grâce au seul génie de sa musique que Bill divin interprète dans ce répertoire, rétablit dans son raffinement tendre le plus enchanteur. En musicien savant et lettré respectant la tradition de la cour de France, le compositeur ajoute le ballet, c'est à dire cette » belle danse » que la chorégraphe complice, **Françoise Denieau** aborde avec une verve rafraîchissante au diapason d'une mise en scène subtile et très précise (signée de l'ex chanteuse **Sophie Daneman**) dans l'esprit d'une troupe de comédiens dont le jeu collectif apporte une cohérence imprévue entre les deux divertissements.

Rameau enchanté



Pour illustrer notre enthousiasme, ne prenons que l'exemple du premier ballet : le plus enchanteur à notre avis : **Daphnis et Eglé**. Les pas des danseurs se mêlent astucieusement au mouvement des acteurs chanteurs plutôt à l'aise sur la scène du Manège de la Guérinière spécialement aménagé pour l'occasion. Le principe est séduisant : il rappelle que sous Louis XV nombre de spectacles ne disposaient pas d'un théâtre en dur mais étaient accueillis dans le théâtre du Manège de la Grande écurie à Versailles : un esprit « tréteaux et troupe de comédiens » que le regard et la conception de Sophie Daneman ont su magnifiquement exploiter dans la réalisation de ce spectacle nouveau signé Les Arts Flo.

La délicatesse des sentiments abordés, – amitié / amour –, s'accorde au raffinement de l'orchestre. Tout y est aimable entre les bergers radieux et souriants, Eglé et Daphné jusqu'à la scène du temple où le ministre des autels exprime le courroux des dieux en un éclair et un tonnerre opportuns, superbe coup de théâtre faisant rupture avec l'harmonie idyllique qui avait cours depuis le début : ces deux bergers là ne s'aiment pas comme des amis, ils s'aiment d'un amour véritable. Révélés à eux-mêmes, Daphnis et Eglé peuvent enfin s'exprimer librement non sans avoir auparavant dit leur désarroi. Sincères, justes, d'une pudeur continûment préservée, les interprètes joignent leur élégance tendre au chant de l'orchestre enchanteur dont le pastoralisme final affirme son indéniable tendresse. Il revient à William Christie d'exprimer pas à pas ce glissement poétique, de l'amitié à l'amour, en une direction vive et mesurée, fine et délicate, mais souple et vive, en autant de nuances suavement réalisées : l'aveu de Daphnis troublé comme Eglé, tous deux démasqués par Cupidon lui-même est un grand moment de pureté émotionnelle. Plus de masques ni d'identité feinte alors, mais le jaillissement saisissant d'un sentiment pur qui passe évidemment par chant, la musique puis la danse, idéalement accordés.

Le raffinement et l'élégance du chef, le soutien des instrumentistes tout en accents murmurés et finement nerveux qui découlent de sa direction souple et onctueuse, l'accord des danseurs, le chant fin et subtile des deux protagonistes (**Elodie Fonnard** et **Reinoud van Mechelen** : deux lauréats du Jardin des Voix et depuis lors associés aux grands projets de la famille des Arts Flo), l'unité scrupuleuse de la mise en scène composent le plus tendre tableau ramélien : une pastorale à la Boucher, aux vives couleurs d'un Frago, auxquelles le chef subtil esthète, ajoute aussi en facétieux connaisseur, des touches plus nuancées et palpitantes – vaporeuses –, ... à la façon de Watteau (musette conclusive). C'est dire combien le Rameau des Arts florissants sait scintiller et charmer par cet équilibre constant entre la vie

et l'élégance. L'enchaînement dernier est un festival de séquences d'une exquise intelligence : l'air » *Oiseaux, chantez* » entonné par Daphnis amoureux qui rappelle ce sentiment enivré de la nature que sait affirmer Rameau jusque dans ses plus grandes tragédies (*Rossignols amoureux* d'Hippolyte et Aricie de 1733), synthétise la perfection d'un art savant qui sous la direction de Bill, sait pourtant nous toucher par son infinie tendresse. L'orchestre regorge de teintes amoureuses et enivrées : une prouesse dont William Christie est décidément le seul à détenir le secret. La pantomime amoureuse espiègle et suave, qui prolonge le solo de Daphnis ajoute encore à la totale réussite de l'ensemble. On n'en attendait pas moins des Arts Flo en cette année Rameau 2014 : sur le mode léger, badin, le geste est touchant, la sensibilité des Arts Flo, délicieusement bouleversante. Superbe apport du plus grand ramélien actuel. Courrez voir et écoutez ce Rameau enchanteur parmi les dates et les lieux de la tournée de cet automne (dont **les 21 et 22 novembre à la Cité de la musique à Paris**)...

Tournée de Rameau, maître à danser
Daphnis et Eglé, la Naisance d'Osiris

Philharmonie de Luxembourg
le mardi 4 novembre 2014 à 20h

Théâtre Bolchoï de Moscou
les jeudi 6 et vendredi 7 novembre 2014 à 19h

Opéra de Dijon
le vendredi 14 novembre 2014 à 20h

Barbican Centre de Londres
le mardi 18 novembre 2014 à 19h30

Cité de la musique à Paris
les vendredi 21 et samedi 22 novembre 2014 à 20h

Les 300 ans de l'Opéra-Comique : super gala sur ARTE

ARTE concert. Gala Opéra comique. 28 décembre 2014, 17h30. En direct sur ARTE CONCERT, le gala des 300 ans de l'Opéra-Comique à Paris. Le spectacle retrace les grandes heures de la salle Favart, petite soeur insolente du Palais Garnier, souvent plus audacieuse et novatrice sur le plan formel que l'Opéra et sa grande machine souvent lourde et poussiéreuse. Ainsi sont évoquées les partitions emblématiques de l'histoire de l'opéra comique, le genre et le lieu : Carmen de Bizet (1876), Les Contes d'Hoffmann d'Offenbach, Manon de Massenet, Pelléas et Mélisande de Debussy (1902), La voix humaine de Poulenc... Une distribution de tempéraments reconnus s'associent à la succession des épisodes lyriques, dans la mise en scène de Michel Fau : Patricia Petibon, Julie Fuchs, Anna Caterina Antonacci, Sabine Devielhe (sopranos), Frédéric Antoun (ténor)... les rejoignent aussi les chanteurs de l'Académie de l'Opéra Comique : Sandrine Buendia, Eléonore Pancrazi, Ronan Debois, Vianney Guyonnet... Pour l'occasion le chef François Xavier-Roth dirige son orchestre sur instruments d'époque, Les Siècles (avec le chœur Accentus). L'Opéra comique c'est autant le chant que le théâtre (grâce aux dialogues particulièrement présents entre chaque épisode chanté, complément scénique et déclamé que défendent ici Jérôme Deschamps, Michel Fau, Christian Hecq...).



L'Opéra Comique : 300 ans d'histoire. En 1714, naît l'Opéra Comique porté alors par deux petites troupes parisiennes. Le genre s'appelle d'abord « comédie en vaudeville » puis

« comédie mêlées d'ariettes », c'est un théâtre où s'intercalent de nombreux épisodes parlés comme au théâtre. Il s'oppose évidemment à l'opéra totalement chanté. Dès 1715, année de la mort du souverain Louis XIV, François Boucher, Noverre, Favart participent à l'essor de l'Opéra comique; en 1783, le genre se fixe dans son propre théâtre, la salle Favart. Après de nombreux incendies en 1838, 1887, la salle 3ème salle Favart est reconstruite par Louis Bernier... [LIRE notre présentation complète du Gala des 300 ans de l'Opéra-comique..](#)

**Diffusion en direct sur France Musique
Sur Arte, Dimanche 28 décembre 2014 à 17h30.**



Programme

Les Troqueurs d'Antoine Dauvergne (1753)

« Ne me rebute pas »

avec Sandrine Buendia, Eléonore Pancrazi, Ronan deBois,
Vianney Guyonnet

L'oeuvre a été ressuscité par William Christie en un enregistrement toujours de référence : Dauvergne en pleine Querelle des Bouffons fait la preuve du génie français dans la veine comique douce amère, renouant avec le génie poétique de Pergolèse, dans l'esprit de Marivaux, léger, fin, mordant.

La Fée Urgèle de Charles-Simon Favart (1765)

« Ce qui plaît aux dames »

avec Eléonore Pancrazi et Christian Hecq

La Fille du régiment de Gaetano donizetti (1840)

« c'en est donc fait »

avec Julie Fuchs

La damnation de Faust d'Hector Berlioz (1846)

« la marche de rakoczy »

« d'amour l'ardente Flamme »

avec Anna Caterina Antonacci

Carmen de Georges Bizet (1875)

« ouverture »

« habanera »

avec Anna Caterina Antonacci

Les Contes d'Hoffmann de Jacques Offenbach (1881)

« les oiseaux dans la charmille »

avec Sabine Devieilhe

« scintille, diamant »

avec Laurent Alvaro

Lakmé de Léo Delibes (1883)

« Fantaisies, ô divin mensonge »

avec Frédéric Antoun

« où va la Jeune hindoue »

avec Sabine Devieilhe

Manon de Jules Massenet (1884)

air du cour-la-reine : « Je marche sur tous les chemins »

avec Patricia Petibon

« duo de saint sulpice »

avec Patricia Petibon et Frédéric Antoun

Mignon d'Ambroise Thomas

Gavotte »

Pelléas et Mélisande de Claude Debussy (1902)

« scène de la tour »

avec Michel Fau et Jérôme Deschamps

« la sortie des souterrains »

avec Stéphane Degout et Laurent Alvaro

Mârrouf, Savetier du Caire de Henri Rabaud (1914)
« à travers le désert »
avec Stéphane Degout

La voix humaine de Francis Poulenc (1959)
la tentative de suicide
Anna Caterina Antonacci

Les contes d'Hoffmann de Jacques Offenbach (1881)
« Barcarolle »
Final avec tous les artistes

Concert, annonce. Ivan Illic joue Satie et Feldman

Genève, MAMCO. Ivan Illic, piano.
Mercredi 12 novembre 2014,
18h30. Ivan Illic vient de
publier un exceptionnel cd
intitulé [the transcendentalist](#)
qui dans le choix des
compositeurs abordés et la
référence au courant esthétique
demeure un manifeste pour la
musique pure, allusive,
énigmatique, cultivant



l'imaginaire hors normes et plaçant le clavier tel un tremplin
vers l'invisible... Le pianiste renouvelle ce goût de la
performance dans un travail développé avec les étudiants du
département des arts visuels de la HEAD Genève et du
théoricien pédagogue Benoît Maire dont on connaît le travail
particulier sur la perception et la réception. Le concert du

12 novembre à Genève souligne l'entente qui est née de leur rencontre, autour de l'œuvre de **Morton Feldman** dont Ivan Illic joue *Palais de Mari* (1986), une œuvre centrale de son disque récent *The transcendentalists* (élu CLIC de classiquenews). Le concert marque aussi la parution d'un livre cd dvd, prolongement du travail réalisé à Genève entre les plasticiens vidéastes et le pianiste américain... « Au-delà des sons : Piano mystique et irrésistible d'Ivan Illic », [lire notre critique développée du cd The Transcendentalist. Ivan Illic, piano. Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman par Lucas Iron](#), CLIC de classiquenews de mai 2014.

LIRE [notre présentation complète du concert d'Ivan Illic, le 12 novembre 2014, 18h30 au MAMCO, musée d'art moderne de Genève...](#)

LIRE [notre entretien avec Ivan Illic à propos de Feldman, Satie, de la vidéo et de la musique...](#)